

L'histoire face à l'écologie : un nouveau champ d'investigation ?

Florence Loriaux

Pendant longtemps, l'écologie n'a guère constitué un souci majeur pour les historiens. Il est vrai que le mot lui-même n'existe que depuis le siècle dernier, créé par le biologiste allemand Ernst Haeckel et que le concept qu'il recouvre n'a pratiquement pas eu de raison d'être au cours des siècles passés. Tout dépend bien entendu du sens que l'on veut donner à l'expression «écologie»¹. Si elle désigne, comme Haeckel l'énonçait en 1866, les rapports de l'homme avec son environnement, l'histoire tout entière devrait être écologie, ou du moins comporter une section importante consacrée à l'écologie historique. Malheureusement, il n'en a pas souvent été ainsi parce que les historiens, préoccupés par les grands événements, les personnages célèbres, les conflits, les institutions sociétales, ou tout simplement la vie quotidienne des citoyens, ont eu un peu trop facilement tendance à oublier que l'évolution des sociétés ne se réalisait pas dans un environnement vide, mais dans un contexte physique qui interférait constamment avec les conditions économiques, sociales, culturelles ou politiques, etc. Il s'agissait pourtant là de contraintes très fortes qui ont souvent influencé ou conditionné les formes du peuplement humain, la nature des relations sociales et les styles de vie des populations, ...

Sans doute peut-on même dire que certaines de ces contraintes étaient plus fortes autrefois qu'elles ne le sont aujourd'hui, parce que la maîtrise de la nature par l'homme avait atteint un degré infiniment moindre. Pour l'homme préhistorique par exemple, la survie du clan dépendait largement de l'issue du combat avec les autres espèces animales qui constituaient son environnement. Pour le marchand phénicien, le développement de son commerce passait par la maîtrise de la mer et par la découverte des lois de la navigation. Au Moyen Age, l'essor des villes n'a été rendu possible qu'en découvrant des sites favorables comportant toutes les matières premières nécessaires à l'expansion des activités urbaines. Et plus tard, au XIX^{ème}, les peuples qui s'engagèrent les premiers dans la grande aventure industrielle étaient ceux qui avaient réussi à concilier capacité scientifique et technologique avec une main-d'œuvre abondante, issue de l'exode rural, et avec des ressources importantes en matières premières nécessaires au développement industriel : bois, charbon, minerais, ...

On le voit aisément, l'environnement a été omniprésent dans toutes les phases d'évolution de l'espèce humaine et il a rarement été perçu au niveau des historiens comme une contrainte fondamentale pouvant infléchir et parfois bouleverser le cours de l'histoire. Sans doute en partie parce que l'espace était abondant, que les terres cultivables étaient extensibles, que les forêts pouvaient être défrichées sans les épuiser, que les ressources de la mer paraissaient inépuisables et que la planète, même quand elle fut reconnue comme finie apparaissait encore infinie à l'échelle des hommes.

1. Le terme «écologie» créé en 1866 avec la graphie «oecologie» par le biologiste allemand Ernst Haeckel désignait «la science de l'économie, des habitudes, du mode de vie, des rapports vitaux externes des organismes». À la fin du XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème} le terme «oecologie» fut utilisé par certains naturalistes pour désigner la partie de la géographie botanique qui étudie les relations des plantes avec leur milieu.

En 1956, le terme écologie faisait son entrée dans *Le Petit Larousse illustré* sous la définition suivante : «partie de la biologie qui étudie les rapports des êtres vivants avec leur milieu naturel ». Vingt années plus tard, cette définition était complétée par la notion de «défense du milieu naturel et protection de l'environnement». Ces deux notions seront ensuite séparées en «écologie» désignant la science et «écologisme» désignant la protection de l'environnement

Mais aujourd'hui, depuis quelques décennies, l'écologie a pris une autre connotation, parce que l'idée d'un monde fini, avec des ressources non renouvelables et épuisables, est apparue comme une réalité incontournable. La domination de l'homme sur son environnement est devenue de plus en plus grande mais, en même temps, elle l'a conduit à des excès qui apparaissent aujourd'hui comme autant de défis difficiles à relever : beaucoup de ressources non renouvelables semblent être en voie d'épuisement rapide, suite à une sur consommation liée à l'essor des sociétés industrielles. Des forêts équatoriales disparaissent progressivement et inéluctablement sous l'effet de stratégies de défrichage incontrôlées, des zones entières jadis florissantes se désertifient, des civilisations primitives disparaissent devant l'avancée des bulldozers ou à cause de l'inoculation de maladies exportées par le monde occidental ; des montagnes de déchets se forment à la périphérie des mégalo-poles sur lesquelles règnent des pollutions de plus en plus sévères, génératrices de morbidité excessive ; et même l'atmosphère qui charrie les rejets de nos activités industrielles et qui risque, de trous d'ozone en effet de serre, de perturber le climat terrestre. En fait, on découvre probablement pour la première fois que l'activité humaine n'est pas seulement génératrice de profits et de progrès pour l'espèce, mais qu'elle peut avoir une incidence très forte sur le milieu naturel et conduire en droite ligne à des catastrophes inévitables.

C'est cela sans doute le nouveau message de l'écologie de rappeler non seulement que le monde est fini et que la terre est fragile ou que les équilibres essentiels, lorsqu'ils sont fortement perturbés, ne permettent pas toujours la mise en œuvre de mécanismes régulateurs et peuvent même aboutir dans les cas extrêmes au chaos.

On savait déjà que les civilisations étaient mortelles mais on vient de découvrir récemment que la planète Terre l'était également. Depuis l'invention dans l'après-guerre de l'analyse systémique, on a mieux compris que les sociétés humaines fonctionnaient à la manière des organismes biologiques, comme des systèmes éminemment complexes, mais aussi qu'elles ne peuvent être isolées des systèmes physiques ou naturels plus vastes dont elles font partie intégrantes. Il est probable qu'autrefois on pouvait faire abstraction de ces interdépendances aussi longtemps que les activités humaines avaient peu d'effets sur les grands équilibres naturels et planétaires. Mais ces temps sont dorénavant révolus, car il faut prendre conscience d'un paradoxe tragique : l'homme est sans doute la seule espèce animale capable de modifier fondamentalement son environnement et, de ce fait, de repousser toutes les contraintes qui se sont imposées à lui tout au long de son histoire. Grâce à ses capacités créatrices et à sa domination technologique, il a été en mesure de repousser le spectre des famines, de la malnutrition, des maladies, permettant d'ailleurs ainsi à son espèce de coloniser la terre entière et d'atteindre des effectifs de population mondiale en croissance exponentielle.

Mais aujourd'hui beaucoup de signes donnent à croire qu'en dépit de cette capacité d'adaptation, et sans doute dans une certaine mesure à cause d'elle, l'homme est en train de buter contre des limitations ou des contraintes qu'il aura beaucoup de mal à surmonter, parce qu'elles surviennent simultanément et que l'importance des progrès réalisés ne compense plus l'ampleur des difficultés et des problèmes. C'est sans doute le Club de Rome qui, le premier, dans son rapport sur les limites de la croissance, a attiré l'attention de la communauté scientifique internationale sur les périls qui menaçaient à brève échéance l'ensemble de la planète, sous l'effet de la croissance exponentielle du système « Monde » : population, production, consommation, pollution.

Et l'historien dans tout cela : ne risque-t-il pas d'être victime de la flambée écologiste et d'être distancé ou relayé par des disciplines qui sont fort éloignées de ses préoccupations classiques, comme la biologie ou la chimie qui occupent souvent des places de choix dans toutes les questions concernant l'environnement ? C'est une question que l'on peut légitimement se poser, vu l'isolement des

disciplines et la faiblesse des échanges entre les sciences exactes, ou naturelles, et les sciences humaines ou sociales. Entre celles-ci, le fossé est large et l'interdisciplinarité demeure fréquemment un mythe inaccessible. Pourtant il faudra bien qu'un dialogue s'instaure un jour si l'on ne veut pas que des phénomènes échappent de plus en plus nombreux à la compréhension des chercheurs. L'historien pourrait certes se consoler en étudiant l'apparition et l'évolution de la pensée écologique, comme il le ferait pour n'importe quelle autre doctrine philosophique ou paradigme scientifique. Mais ce serait sans doute réduire à sa part la plus menue le courant écologique qui ne peut se résumer simplement à jeter un autre regard sur les relations de l'homme avec son milieu.

Derrière le mouvement écologiste et les partis politiques qui se revendiquent de cette nouvelle approche scientifique, il y a bien une réalité nouvelle qui modifie de nombreux phénomènes et qui transforme les relations qu'ils entretiennent entre eux. Bien des aspects de la vie des hommes s'en trouvent modifiés, des comportements nouveaux apparaissent, ainsi qu'une conscience révisée de la place de l'homme dans l'univers qui peuvent avoir des conséquences énormes sur les gouvernements des Nations, sur les stratégies de développement adoptées, sur les enjeux entre pays développés et pays industrialisés, sur les luttes entre classes sociales, ...

Pour rester crédible, l'historien devra de plus en plus s'intéresser à ce genre de relations et à intégrer dans ses théories explicatives les dimensions environnementales et les relations de plus en plus complexes de l'homme avec son milieu. En somme, la science historique se trouve peut-être à l'aube d'une révolution comparable à celle qu'elle a dû opérer au début du ^{xx}^{ème} siècle en abandonnant une vision trop exclusivement individualiste au profit d'une vision plus collective basée sur l'étude des courants lourds des sociétés, et des conditions de production économique et sociale. *Mutatis Mutandis*, Il s'agirait cette fois de franchir une nouvelle étape et d'ouvrir l'explication des faits historiques à une nouvelle sphère de phénomènes, plus excentrique mais pourtant essentielle, celle des contextes physiques au sein desquels naissent et se développent les faits historiques.

Quelle est l'école historique qui jouera à l'aube du troisième millénaire, de la nouvelle révolution industrielle et de la mondialisation des problèmes sociétaux, un rôle analogue à celui qu'avaient joué les Annales au début du ^{xx}^{ème} siècle, en révélant les contraintes liées à l'essor du capitalisme industriel et aux rapports de force entre les classes possédantes et prolétaires ? Un appel aux candidatures est lancé...

Orientation bibliographique

Plusieurs ouvrages récents ont été consacrés à l'histoire de l'écologie :

- DROUIN, J.-M., *L'écologie et son histoire. Réinventer la nature*, Paris, Champs Flammarion, 1991, 218 p.
- ACOT, P., *Histoire de l'écologie*, Paris, P.U.F., 1988, 285 p.
- DELEAGE, J.-p., *Histoire de l'écologie*, Paris, La Découverte, 1991.

La célèbre collection «État du Monde» publiée aux éditions La Découverte vient de sortir un copieux et très intéressant volume consacré à l'État de l'environnement dans le monde :

- BEAUD, M. et C., LARBI BOUGUERRA, M., *L'État de l'environnement dans le monde*, Paris, La Découverte, 1993, 438 p.
- KI-ZERBO, *Compagnons du soleil. Anthologie des grands textes de l'humanité entre l'homme et la nature*, Paris, La Découverte, UNESCO, 1992. Cet ouvrage a pour objectif de rassembler les textes qui dans les différentes cultures et à travers le temps, témoignèrent des relations de l'homme à la nature.